

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M573
Canada

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 18 JUILLET, 1844.

No: 5.

SOMMAIRE ; — LE PETIT SAVOYARD, (Poesie) ; LA BIBLIOTHEQUE MUSICALE DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS, (Suite) ; FRANCESCA.

Poesie.

LE PETIT SAVOYARD.

Le Depart.

CHANT PREMIER.

“ Pauvre petit, pars pour la France.
 “ Que te sert mon amour ? Je ne possède rien ;
 “ On vit heureux ailleurs ; ici dans la souffrance.
 “ Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
 “ Tant que mon lait put te suffire,
 “ Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
 “ Heureuse et délassée en te voyant sourire,
 “ Jamais on eût osé me dire :
 “ Renoncé aux baisers de ton fils.
 “ Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
 “ Triste et malade, où recourir ici ?
 “ Où mendier pour toi ? chez des pauvres aussi !
 “ Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie,
 “ Vas, mon enfant, où Dieu t'envoie.
 “ Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
 “ Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
 “ Une mère bénit son fils en l'embrassant ;
 “ Mon fils, qu'un baiser te bénisse !
 “ Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?
 “ Je pourrai jusque-là l'accompagner, j'espère.
 “ Quatre ans déjà passés j'y conduis ton père ;
 “ Mais lui, mon fils, ne revint pas.
 “ Encor s'il était là pour guider ton enfance,
 “ Il m'en coûterait moins pour t'éloigner de moi ;
 “ Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense.
 “ Que je vais prier Dieu pour toi !

“ Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?
 “ Seul parmi les méchants (car il en est au monde),
 “ Sans ta mère du moins pour t'apprendre à souffrir !
 “ Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

“ Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre ;
 “ Ne pleure pas en me quittant ;
 “ Porte au seuil des palais un visage content.
 “ Parfois mon souvenir t'affligera peut-être ;
 “ Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

“ Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
 “ Enfant, prends ta marionette et ton léger trousseau,
 “ Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
 “ Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

“ Si ma force première encor m'était donnée,
 “ J'irais te conduisant moi-même par la main ;
 “ Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
 “ Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
 “ Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

“ Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :
 “ Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
 “ Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
 “ Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
 “ Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu !”

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
 Et la mère avait dit : “ Il faut nous séparer ; ”
 Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
 Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

Paris.

CHANT DEUXIEME.

“ J'ai faim ! vous qui passez, daignez me secourir.
 “ Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée.
 “ J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
 “ Et je n'ai rien pour me couvrir.
 “ ... Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
 “ A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
 “ Demez : peu me suffit : je ne suis qu'un enfant,
 “ Un petit sou me rend la vie.
 “ On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
 “ Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
 “ Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
 “ Eh bien ! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

“ Faites-moi gagner mon salaire ;
 “ Où me faut-il courir ? dites, j’y volerai.
 “ Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
 “ Si mes chansons peuvent vous plaire :

“ Il ne m’écoute pas, il fuit ;
 “ Il court dans une fête (et j’en entends le bruit)
 “ Finir son heureuse journée.
 “ Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
 “ Cette guérite abandonnée !

“ Au foyer paternel quand pourrai-je m’asseoir ?
 “ Rendez-moi ma pauvre chaumière,
 “ Le laitage durci qu’on partageait le soir ;
 “ Et, quand la nuit tombait, l’heure de la prière,
 “ Qui ne s’achevait pas sans laisser quelque espoir.

“ Ma mère, tu m’as dit, quand j’ai fui ta demeure :
 “ Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
 “ Hélas ! et tout petit, faudra-t-il que je meure
 “ Sans avoir rien gagné pour toi ?

“ Non, l’on ne meurt point à mon âge ;
 “ Quelque chose me dit de reprendre courage.
 “ Eh ! que sert d’espérer ? Que puis-je attendre enfin ?
 “ J’avais une marmotte, elle est morte de faim !”

Et faible, sur la terre il reposait sa tête ;
 Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
 Lorsqu’une douce voix, à travers la tempête,
 Vint réveiller l’enfant par le froid endormi.

“ Qu’il vienne à nous celui qui pleure,
 “ Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
 “ L’heure du péril est notre heure ;
 “ Les orphelins sont nos enfants.”

Et deux femmes en deuil recueillèrent sa misère.
 Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
 Il s’étonnait d’abord ; mais il vit dans leurs doigts
 Briller la croix d’argent au bout du long rosaire ;
 Et l’enfant les suivit en se signant deux fois.

Le Retour.

CHANT TROISIEME.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
 Par un soleil d’été, que les Alpes sont belles !
 Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter :
 La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
 Heureux qui sur ces bords peut longtemps s’arrêter !
 Heureux qui les revoit, s’il a pu les quitter !

Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main,
 Qui va de France à la Savoie ?
 Quel est ce voyageur que l’été leur envoie ?
 C’est un enfant ; il marche, il suit le long chemin.

Bientôt de la colline il prend l’étroit sentier :
 Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,
 Et dans son sac de toile blanche
 Est un pain de froment qu’il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
 C’est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
 Et ne point s’arrêter qu’il n’ait vu son hameau
 Et n’ait reconnu sa chaumière.

Les voilà tels encore qu’il les a vus toujours,
 Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !
 Il ne se souvient plus qu’il a marché dix jours ;
 Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde ; mais quoi !
 Personne ne l’attend ! Sa chaumière est fermée !
 Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
 Et l’enfant, plein de trouble : “ Ouvrez, dit-il, c’est
 [moi.”

La porte cède ; il entre, et sa mère attendrie,
 Sa mère, qu’un long mal près du foyer retient,
 Se relève à moitié, tend les bras, et s’écrie :
 “ N’est-ce pas mon fils qui revient ?”

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l’appelle.
 “ Je suis infirme, hélas ! Dieu m’afflige, dit-elle ;
 “ Et depuis quelques jours je te l’ai fait savoir,
 “ Car je ne voulais pas mourir sans te revoir.”

Mais lui : “ De votre enfant vous étiez éloignée,
 “ Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
 “ Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
 “ Nous sommes riches pour longtemps.”

Et les mains de l’enfant, des siennes détachées,
 Jetaient sur ses genoux tout ce qu’il possédait,
 Les trois pièces d’argent dans sa veste cachées,
 Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l’embrassait et respirait à peine ;
 Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
 Sur un grand crucifix de chêne
 Suspendu devant elle, et par le temps noirci.

“ C’est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
 “ Et des petits enfants, qui du mien a pris soin,
 “ Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
 “ Appelaient mon fils de si loin.

“ C’est le Christ du foyer, que les mères implorent,]
 “ Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
 “ Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;
 “ Nos fils s’en vont tout seuls, et reviennent enfin.

“ Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
 “ Ta pauvre mère infirme à besoin de secours ;
 “ Elle mourrait sans toi.” L’enfant, à ce discours,
 Grave et joignant les mains, tombe à genoux près d’elle,
 Disant : “ Que le bon Dieu vous fasse de longs jours !”

LA BIBLIOTHEQUE MUSICALE.

DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS

(Suite.)

A son retour de Londres, *Fanfan* était un très gentil garçon, de manières distinguées, d'un esprit fin et délicat, sachant parfaitement l'anglais ; de plus, il composait de fort jolies choses, et jouait du violon, de la basse, et sur tout du piano, de façon à faire envie aux virtuoses eux-mêmes. Il était fort lié avec Lamare excellent bassiste, mais fort méchant compositeur. *Fanfan* écrivit et instrumenta tous les concerts publiés sous le nom de son ami, ainsi qu'une œuvre de quatuors. Un trio et un grand nombre de romances fort en vogue dans les salons lui avaient fait déjà une réputation dans le monde.

Pour céder aux sollicitations des nombreux amis qui l'entouraient, *Fanfan* se décida à mettre en musique l'ancien opéra comique de *Julie*, avec un simple accompagnement de deux violons, deux altos, violoncelle et contrebasse. Une fois lancé, il remit également en musique la suite de *Julie*, c'est à dire *l'Erreur d'un moment*, autre opéra comique, dont Desède avait fait la musique et Monvel les paroles. Cette fois, il écrivit l'accompagnement pour tout l'orchestre. Cet ouvrage fut exécuté à l'hôtel *Turare*, construit par Beaumarchais sur le Boulevard qui porte son nom. Beaumarchais avait voulu donner à son hôtel le nom de son grand opéra, sur lequel Salieri avait mis une musique si belle. Il y avait là une salle disposée de manière à servir de salle de spectacle au besoin. Les principaux acteurs étaient Auber père, qui faisait l'emploi de ténor ; Cherubini, que l'on était très flatté de compter dans la troupe et à qui l'on avait persuadé qu'il possédait une très belle voix de basse.—Je me rappelle le fou-rire qui nous prenait parfois en le voyant se donner un air sentimental, en entendant son *creux*, et surtout sa grotesque prononciation qui n'était ni italienne, ni française, ni allemande, mais un mélange prodigieux de ces trois accents. Quant à moi, qui ai toujours un peu aimé le désordre, je vous assure que je trépi-gnais de plaisir quand je voyais les spectateurs étouffer les rires et la déroute gagner de proche en proche l'orchestre et les acteurs.—La prin-

cesse de Chimay et Mme Duchambge étaient chargées des rôles de femme ; il y avait encore un nommé Sauvage qui remplissait les nullités. Le prince de Chimay (M. de Caraman) était chef d'orchestre.

Je me rappelle un très joli détail de ce second opéra du jeune Auber. Après un chœur fort gai, que l'orchestre accompagnait d'une contredanse, le décor changeait et représentait, au fond de la scène, l'extérieur d'une prison, murs noirs et enfumés, porte voûtée et barreaux de fer. Mais, pendant ce temps-là, la contredanse continuait à l'orchestre ; seulement elle passait ou mode mineur, et prenait une expression plaintive, comme si la tristesse du prisonnier avait donné une teinte mélancolique à ces accents joyeux et folâtres. Cela était fin, bien observé. Il y avait une intention dramatique là dedans. Il y avait environ dix ans, je ne sais comment il se fit que je me laissai un soir entraîner à l'Opéra avec un alto de l'orchestre, nommé Quinebaux ; un ancien ami de Méhul, brave homme et excellent camarade, qui à quelques livres de musique et d'équitation ;—bizarre assemblage ! Je vous laisse à penser ce qu'a de commun l'équitation avec la musique, le manège avec le théâtre, Franconi avec Gluck ; mais c'est son idée : *trahit sua quemque voluptas*. Passons.—Quinebaux me fit placer dans un coin de l'orchestre où je me souviens que je faillis me faire une affaire avec un contre-bassier à cause de mon parapluie que je tenais machinalement sous mon bras, et dont je lui donnais, sans le vouloir, des coups dans les reins. On jouait le *Serment*. Quelle fut ma surprise lorsque je reconnus des motifs dont *Fanfan* nous avait régales en 1799 ou 1800 à l'hôtel *Turare* ! Je sortis de là tout content. Je me proposai dès le lendemain d'aller voir Cherubini au Conservatoire, pour renouer connaissance avec lui, et causer du bon vieux temps. J'éprouvai d'abord quelques difficultés pour pénétrer jusqu'au cabinet du compositeur, mais sur ce que je déclarai que j'étais un ancien ami de M. Cherubini, on me laissa entrer. L'auteur des *Deux Journées* était assis à son bureau, le dos tourné du côté de la porte d'entrée ; à mon arrivée, il se pencha en biais sur son fauteuil, me considéra de la tête aux pieds, d'un air fort peu gracieux ; puis fixa, pour ne plus l'en détourner, son regard oblique sur l'angle de l'appartement :

—Qu'est-ce que c'est? Qué demandez vous

—Comment! maître, vous ne reconnaissez pas un ancien confrère, un membre de la société du prince de Chimay, de *la société des Fanatiques*?

—Qué... qué... qué dites-vous? jé n'ai pas lé temps... Vous êtes ouin fanatique? qué dites-vous?

—Vous rappelez-vous, maître, le temps où vous jouiez les pères nobles dans les opéras du jeune Auber, de *Fanfan* à l'hôtel *Turare*? *Julie*? *L'erreur d'un Moment*?

Qué... qué... qué dites-vous là? Qué dites-vous là? Qu'est-ce que ça signifie? Jé n'ai pas lé temps. Jé né souis point ouin fanatique.

—Ne vous rappelez-vous pas non plus, maître, les quadrilles que vous aviez composés pour la réunion du prince et la princesse de Chimay, ces airs charmans que vous avez employés depuis dans *Pimmaglione* exécuté aux Tuileries, en 1806, le...

—Jé vous dis que jé n'ai pas lé temps; jé souis très occupé. Allez chercher vous fanatiques à Charenton ou à Bicétre, dans la logé des coupositeurs fantastiques. Allez!

Lividus, mordeax, difficilis, querulus ces épithètes d'Horace me revenaient en mémoire, lorsque mon illustre interlocuteur, outré de me voir rester immobile, après sa troisième sommation, fit tout-à-coup un tel geste d'impatience en crispant les muscles de son visage avec une telle grimace, que je vis bien que le plus sûr pour moi était de gagner la porte au plus vite.

Au moment où je sortais un domestique enlivée entra:

—François, donnez vingt sous à cet homme et qu'il s'en aille, lui cria aigrement le vieillard.

Comme on l'imagine bien, je sortis précipitamment et arrivai dans la rue Bergère avant que l'homme à livrée pût me rejoindre. Là, m'étant arrêté, en laissant tomber ma tête sur ma poitrine, dans l'attitude de la plus profonde méditation, je m'aperçus que j'avais par mégarde sur moi ma redingote de travail, laquelle était dans un état fort problématique, et, de plus j'avais été éclaboussé de la tête au pieds par une voiture. L'aspect de mon propre individu me fit faire des réflexions pleines de philosophie et je ne pus me dissimuler que la méprise commise à mon égard par le vieux *rageur*, en me prenant pour un solliciteur nécessaire, était

on ne peut plus conforme aux lois de la vraisemblance.

Il faut avouer que les drames modernes abondent en reconnaissances bien autrement pathétiques que celle-là!

CHAPITRE V.

Où l'on montre qu'il y a au monde des gens qui se marient, qui ont des enfants, de la fortune, un équipage, et d'autres qui, étant garçons, restent pauvres et vont à pied.

C'était un vrai suret que ce petit Zimmerman.

A peine au sortir de l'enfance,
Quatorze ans au plus il comptait,

qu'il manifestait déjà les dispositions les moins équivoques pour... Non, je ne dirai pas ce vilain mot; j'aime mieux me servir de la périphrase employée par les phrénologues bien élevés, lorsqu'ils ont à caractériser, sur la tête d'un individu qui n'a point encore figuré en police correctionnelle ou en cour d'assises, cette propension manifestée par un développement excessif des *pariétaux*, c'est à dire par deux protubérances situées au dessus des oreilles, et qu'ils définissent en langage poli: *l'amour immodéré de la propriété*. Du reste, il est juste de dire que chez le jeune virtuose cet *amour immodéré de la propriété* n'excitait de violentes démangeaisons que lorsqu'il s'agissait de manuscrits ou d'autographes de musiciens célèbres. Ce n'était pourtant pas mal dans un âge aussi tendre.

Voulez-vous avoir l'image la plus fidèle, la plus ressemblante de la pie, de cet oiseau fripon qui fait le sujet d'un charmant opéra de la scène italienne, la *Gazza Ladra*, du maestro Rossini, à ce que je crois me rappeler? Prenez le petit Joseph Zimmerman. Familier avec les grandes personnes, il sautillait, trottait, jouait dans le salon d'un air distrait, inattentif, mais le matois observait. Il avait cet art que possèdent si bien certains enfans de se faire quelque grave occupation puérile, en feignant de s'y absorber pour mieux profiter de tout, puis soudain il disparaissait, devenait invisible: vous étiez sûr alors qu'il venait de faire quelque bon tour.

Je l'ai comparé à une pie; il était aussi comme le *Vert-Vert* de feu mon ami Gresset:

Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.

Mais *Vert-Vert* n'était point un accapareur — Quand je me sers du mot *accapareur*, c'est pour exprimer une action qui tient le milieu entre l'innocent emprunt et la soustraction coupable. Dans la langue admirable qu'ils ont fabriquée à leur usage, les écoliers disent *chipper*. Ce mot signifie la possession d'une chose acquise par des moyens adroits, peu légitimes, il est vrai, mais que la malice et l'espièglerie font passer.

Je vois encore d'ici ce pauvre Boïeldieu apportant, un soir chez Auber, — c'était en 1800, le point d'orgue qu'il avait intercalé dans le concerto en *ut mineur* de Mozart, et que le petit Zimmerman devait exécuter.

—Petit, voici le point d'orgue dont je t'ai parlé ; tu vas le déchiffrer avec moi au piano ; demain matin tu le travailleras chez toi, puis tu le rapporteras le soir pour le répéter.

—Oui, Monsieur. — Et le maître et l'élève se mirent au piano.

Le lendemain soir, Boïeldieu arrive un des premiers. Joseph Zimmerman caressait et taquinait un gros chat angora.

—Eh bien ! petit, as-tu étudié ? Voyons ce fameux point d'orgue.

Joseph donne une tape au matou qui se sauve sous les tables : d'un bond l'élève est au piano et joue le point d'orgue sans broncher d'un bout à l'autre.

—C'est bien, dit Boïeldieu satisfait, c'est très bien. Mais donne-moi le cahier pour que je suive. Il y a certaines nuances.... Voyons, dépêche-toi.

—Mais, Monsieur, fit le candide enfant, j'ai trouvé ce point d'orgue si beau, si brillant, si digne de Mozart, — on croirait vraiment que c'est lui qui l'a écrit, — que j'ai voulu le copier. Je me suis mis à l'œuvre, mais je n'ai pu achever, et comme je le savais par cœur....

—C'est bon, dit Boïeldieu flatté. Demain, ne manque pas de l'apporter, entends-tu ?

Le lendemain : — Eh bien ! petit, à nous deux. As-tu le cahier ?

—Oui, Monsieur, dit l'élève avec assurance. Et il se met en devoir d'aller chercher dans son chapeau un rouleau de papier qu'il remet au maître. Boïeldieu prend le papier, le déroule, le roule en sens contraire pour faire disparaître les plis, s'approche du piano et l'étale sur le pupitre.

—Qu'est-ce que c'est que ce griffonnage ? s'écrie-t-il tout à coup. Que m'apportes-tu là ? Je t'ai demandé mon cahier, où est-il ? Je veux mon cahier. Je te dis qu'il y a certaines nuances....

Il faut vous dire que cet excellent Boïeldieu ne savait guère lire que son écriture.

—Mais le voilà, votre cahier, maître ; ne vous fâchez pas. Le voilà devant vos yeux. — Puis, comme s'il s'apercevait à l'instant d'une méprise : Ah ! pardon, pardon, ajouta le petit effronté d'un air d'innocence impayable ; étourdi que je suis ! au lieu de votre manuscrit, j'ai pris ma copie. C'est une distraction.

Boïeldieu eut un moment d'impatience. Il se leva brusquement, fit deux ou trois tours dans l'appartement en grommelant : Maudit enfant ! j'avais eu soin d'indiquer certaines nuances....

Pendant que Boïeldieu se promenait en tournant le dos à l'élève, celui-ci, toujours assis au piano, fit un geste significatif que je voudrais pouvoir vous peindre. Elevant sa main droite au niveau de son visage, il en appuya le pouce sur son nez, puis étendant également la main gauche, il en appuya le pouce sur le petit doigt de la main droite, balançant le tout de droite à gauche comme un évantail et suivant la direction de la promenade du maître. Cette pantomime pouvait se traduire par ces mots : Tu es bon enfant, si tu espères rattrapper ton manuscrit.

C'est peut-être de cette façon cavalière que le petit Zimmerman se rendit possesseur de l'*Agnus Dei* de la messe composée par *Fanfani*, après que celui-ci eut fait de sérieuses études de contrepoint sous la direction de Chérubini ; *Agnus Dei* qui, par une singulière métamorphose, est devenu la prière du mariage dans l'opéra de *la Muette de Portici*.

Je passe sous silence une foule de plaisanteries de ce genre. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ce petit Zimmerman est devenu, en grandissant, un très honnête et très honorable garçon. J'ai palpé moi-même sa tête, derrière les tempes ; j'ai scruté les lobes antérieurs et postérieurs de son cerveau, et je vous assure que les protubérances des pariétaux sont telles qu'il convient à un galant homme de les avoir. Il a même la bosse de la conscience et celles de la bienveillance et de philogéniture développées à un degré remarquable.

Un clou chasse l'autre, comme l'on dit : *Clavus clavum trudit*. De quelque manière qu'il s'y soit pris, il n'en est pas moins vrai que Joseph possède aujourd'hui la collection de manuscrits la plus riche, la plus complète qui existe. Je ne puis nommer tous les musiciens dont il a des fragments, des morceaux, des sonates, des scènes, souvent des partitions autographes entières. Il faudrait transcrire son volumineux catalogue *in-folio*. Comptez tous les grands noms, les noms célèbres, les noms estimés depuis Leo et Duranté jusqu'à Rossini, Meyerbeer, Berlioz; comptez-les tous, à l'exception d'un seul auteur, Cimarosa qui, comme Molière avec lequel on peut le comparer à certains égards, offre cette particularité qu'il n'a pas ou presque pas laissé d'écritures de sa main.

En outre, Joseph possède une magnifique bibliothèque musicale, non de livres théoriques, pratiques, historiques, mais ce qui n'en vaut pas moins, des chefs-d'œuvres de l'art. Songez donc à ce qu'a pu amasser de trésors un homme qui a travaillé pendant près de cinquante ans, qui s'est fait le centre de la musique et des musiciens, qui a, pour ainsi dire, creusé au milieu du domaine de l'art un vaste réservoir, où tous les canaux vont aboutir. Malheureusement cette superbe collection se trouve accolée à une foule de rapsodies prétendues littéraires de notre époque : romans, poésie, théâtre et autres billevesées de ce genre. Il est des gens trop avides qui ne savent pas régler leurs désirs. Il ne s'agit pas d'avoir tout ; le grand art est de choisir la fleur de toutes choses. Un bijou isolé a cent fois plus de prix et de véritable éclat que dix perles enfouies dans un tas d'immondices.

Mais que dire à un homme qui a une manie ? Nous avons tous nos imperfections. Sénèque l'a dit : *Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ*. Je dirai, pour achever de peindre mon ami Joseph Zimmerman, qu'il a des salons élégants, où tous les artistes tant indigènes qu'étrangers, sont accueillis avec la plus noble et la plus généreuse hospitalité. Et pourquoi m'interdirais-je de pénétrer dans l'intimité de cette maison, de jeter un coup d'œil indiscret sur le personnel de cette famille ? A mon âge, cela n'a nulle conséquence, et du reste, mon ouvrage ne devant pas voir le jour de mon vi-

vant, il n'y a aucun inconvénient à parler ici des plus précieux trésors que possède Zimmerman, de ces trésors aussi difficiles à rencontrer sur la terre, suivant TERENCE, qu'un cygne de couleur noire :

Rara avis in terris nigroque simillima cygno.

Oui, l'ami Joseph a, dans madame Zimmerman, une femme charmante et belle, spirituelle et dévouée ; dans madame Ed. M....., une fille née grande musicienne, devenue excellente pianiste, et qui, un beau matin, s'est réveillée, à dix-sept ans, avec un goût prononcé pour la sculpture ; en sorte que madame M..... cumule et personnifie en elle seule des attributions que les Muses se partageaient entre elles. N'omettons pas trois autres filles, rieuses, qui aiment les bonbons, et enfin un gamin de quinze ans, qui me représente exactement ce qu'était son père, il n'y a guère que quarante ans bien comptés, qui se moque à ma barbe de mes manchettes et de ma perruque, et que je soupçonne fort de me lancer des boulettes du fond de la cour lorsque j'ouvre mes fenêtres pour me réchauffer aux rayons du soleil. Pour couronner tout cela, l'ami Joseph, professeur au Conservatoire, membre de la Légion-d'Honneur, grand théoricien, bon époux, bon père, heureux ami, a voiture et chevaux,—ce qui prouve que la vertu trouve *quelquefois* sa récompense. Il a, dis-je, voiture et chevaux que, soit dit sans reproche, il devrait bien mettre de temps en temps à ma disposition, ne fût-ce que pour me dédommager des trois francs que je payai pour lui lorsque je le ramenai tout endormi de chez Séguin, et du livre d'Annibal Gantéz qu'il me fit manquer le lendemain.

CHAPITRE VI.

Du projet d'un livre admirable, et comment ce projet s'en alla à vau-l'eau.

Je dis un jour à Joseph :

—Sais-tu ce que tu devrais faire pour expier tous tes méfaits ?

—Quels méfaits, docteur ?

—*Primò*, celui de t'être endormi comme feu M. de Lafayette ; tu sais les conséquences ;...

secundò celui d'avoir une foule de manuscrits que je n'ai pas ; *tertiò* celui de m'avoir *sou-tiré* un trio autographe de Boccherini : t'en souviens-tu ? *quartò* d'avoir ton logement et ta bibliothèque aux lieu et place où était anciennement le logement d'Auber car, moi, vois-tu, quoique je sois sur le même terrain, ma bibliothèque n'est pas exactement à l'endroit où s'élevait la maison d'Auber. *Quintò*....

—Comme vous y allez, docteur ? Dites moi ce qu'il faut que je fasse pour obtenir votre absolution ?

—Hé bien ! écoute : Tu sais qu'il y a une science qui consiste à deviner les inclinations, les propensions, les vices et les qualités à l'inspection du cerveau ?

—Oui, docteur.

—Tu sais qu'il y a une autre science qui consiste à juger du caractère et des penchans par l'examen de la physionomie ?

—Oui docteur.

—Tu sais, en outre, qu'il y a un art de connaître la destinée d'un individu aux lignes de sa main ?

—Oui, docteur.

—Tu sais que ces sciences s'appellent, l'une la *phrénologie*, mise en honneur par Gall et Spurzheim ; l'autre la *physiognomonie*, illustrée par Lavater ; la troisième la *chiromancie*, formulée par je ne sais plus qui, un certain La Chambre, je crois ;—*phrénologie*, *physiognomonie*, *chiromancie*, trois mots formés de radicaux grecs que je vais t'expliquer, si tu veux.

—Excusez-moi, docteur, je ne sais pas le grec.

—Ah ! tu ne sais pas le grec ! tu ne sais pas le grec ! Eh bien ? sache que *phrénologie* est formé de deux mots : *phrèn* cerveau, *logos*, discours : discours sur le cerveau ; que *physiognomonie* est formé de *physis*, physionomie, *gnómôn*, connaissant : connaissant en physionomie : que *chiromancie* est composé de *cheir*, main, *manteó*, je devine : divination par la main.

—Où diable voulez-vous-en venir, docteur ?

—Maintenant, Joseph, voici ce que je désirerais. Comme tu possèdes une collection des écritures de tous les musiciens de toutes les époques, tu devrais faire un livre, un livre capital, un livre qui, j'en suis sûr, comblerait

une lacune importante dans l'histoire de la philosophie, de la physiologie, de la psychologie, de la paléographie ; un livre dans lequel tu établirais les caractères, les mœurs, les goûts, les affections, les passions des divers musiciens, d'après les traits de leur écriture. Ce livre serait intitulé : *Graphognomonie*, de *graphè*, écriture, et de *gnómôn*, connaissant ou *Graphomancie*, *mancie*, de *manteó*, je devine. Tu vois que je m'entends à forger des mots composés beaucoup mieux que feu mon grand-oncle, le sieur de Vaumorière, qui fit un contresens en me nommant Bibliophobus. Il y avait pourtant du vrai là dedans. Je t'expliquerai cela plus tard.—Mais que dis-tu de mon idée ? Quel plan ! quel vaste champ pour l'imagination ! Tu pourrais te livrer aux considérations les plus élevées sur les rondes dont le ventre penche à gauche, et les blanches dont le ventre penche à droite ; sur les notes placées avant la queue, ou les queues placées avant la note ; sur les queues placées à droite ou à gauche de la note ; sur les soupirs, les pauses les barres de mesures, l'armure des clés, les signes d'expression, etc., etc. Ensuite, l'écriture de Beethoven ébouriffée, désordonnée : celle de Cherubini, moulée, burinée, travaillée avec un soin minutieux ; celle de Rossini, aisée, coulante, mais nette, propre et exacte ; celle de Meyerbeer, surchargée de corrections, de ratures, et dont tous les espaces sont remplis de petits détails placés après coup ; celles finalement d'une multitude d'autres, te fourniraient les observations les plus intéressantes, des rapprochemens pleins de sagacité, les aperçus les plus délicats, les inductions les plus curieuses.

Tel fut le plan que je lui développai longuement, et je crois, sans me flatter, avec quelque éloquence. Tout autre aurai bondi de joie ; tout autre m'aurait remercié. Savez-vous ce que me répondit Joseph ? Je vous le donne en cent ; je vous le donne en mille. Vous jetez votre langue aux chiens. Je le crois bien, parbleu ! Eh bien ! voici ce qu'il me répondit, mot pour mot..... Pardon ! il ne me répondit rien ; mais il me rit au nez.

—Joseph, lui dis-je, je suis fâché de voir que tu manques au respect que tu dois au gens âgés. C'est un mauvais penchant ; tâches de t'en corriger, mon enfant. Cela te mènerait loin. Voyons un peu ta tête..... Non, tu n'as

pas du tout la bosse de la vénération. C'est fâcheux.

Et il rit de plus fort, en plus fort.

Ah ! la jeunesse de notre temps..... Au fait, elle est comme la jeunesse de tous les temps.

CHAPITRE VII.

Qui prouve qu'il est des cas où il arrive à l'homme qui a une voiture d'aller à pied, et à celui qui n'en a pas d'aller en voiture.

Si Zimmerman *chippait* des autographes, en revanche, Cherubini lui *chippait*..... Vous ne devineriez jamais quoi. Ceci est encore plus drôle de la part d'un musicien aussi bardé de contrepoin, aussi solennellement renfrogné dans sa science que l'était Cherubini. Voici la chose : Zimmerman avait un cabriolet, Cherubini n'en avait point. Le vieux malin trouva tout à la fois plaisant et commode, non de se faire voiturier par Zimmerman, mais de s'emparer tout bonnement de son cabriolet. Après cela, celui-ci s'arrangeait comme il pouvait. Cela ne regardait plus l'autre.—Du reste, Cherubini eut toujours cette manie. Partout il prenait ses aises et se considérait comme chez soi. Etant à Chimay, chez M. de Caraman, il y composait sa messe en *fa*, à trois voix, qui passe pour son chef-d'œuvre, tandis que moi, je prétends que son chef-d'œuvre, est son premier *Requiem*, fait pour le duc de Berry, ou bien la fameuse *Marche de la communion* dans la *Messe du sucre*. Peu importe.—Mais il y avait aussi à Chimay de beaux monsieurs et de belles dames qui avaient droit à la même hospitalité. Que faisait Cherubini ? Il s'emparait à lui seul du salon, ouvrait le piano, rangeait une table à côté, y déployait ses pape-rasses, et écrivait sa messe en *fa*. Malheur à ceux ou à celles qui avaient la témérité de pénétrer dans le sanctuaire ! Il ne connaissait ni maîtres de la maison, ni amis, ni domestiques ; il ne respectait ni le rang, ni l'âge, ni le sexe.

Quelqu'un ouvrait-il la porte : *Qué voulez-vous ? jé n'ai pas lé temps ; laissez-moi ; allez-vous en.* Ainsi apostrophait-il de sa voix éraillée tous ce qui avaient l'imprudenc d'entrer. Cependant le vieux bourru se déridait quelquefois ; ce fut là effectivement, à Chimay, qu'il composa ces jolis quadrilles dont j'ai parlé, placés plus tard dans *Pimmagione*.

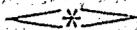
Une autre, au Conservatoire,—là, il était chez lui,—il était ennuyé par un solliciteur : *Qué voulez-vous ? lui dit-il, jé n'ai pas lé temps. Laissez-moi, allez-vous en. Si vous né sortez pas, jé mé jetté par la fenêtré.* Et le solliciteur le voyant ouvrir la fenêtré dans un accès de colère. eut peur qu'il ne fit la chose mieux qu'il ne la disait ; il se voyait déjà accusé, atteint et convaincu d'avoir précipité du premier étage dans la rue le directeur du Conservatoire ; il prit la fuite et court encore.—D'où il faut conclure que l'illustre auteur des *Deux Journées*, était un fort mauvais coucheur.

Je reviens à l'histoire du cabriolet. Un soir, qu'il pleuvait à verse, Cherubini et Zimmerman se trouvaient dans une réunion. L'amateur d'autographes ne perdait pas de vue l'amateur de cabriolet.—Si je le vois disparaître, pensait Zimmerman, je file après lui, je le devance dans l'escalier, et je lui brûle la politesse.—Mais le bonhomme était rusé. Il avise une jolie dame dans un coin, et entame la *causette* avec elle.—Tiens, tiens, se dit Zimmerman, voilà Cherubini qui fait l'empressé ! Bravo !—Tu ris, pauvre Zimmerman ; prends garde : rira bien qui rira le dernier. Cherubini quitte sa jolie dame d'un air d'intelligence ; *voltige et folâtre*, le pauvre vieux ! autour de deux ou trois autres dames avides d'échanger une parole, un regard avec le grand homme. Ensuite, il se glisse dans un groupe. Tont-à-coup la jolie dame quitte sa place et vient s'asseoir auprès de Zimmerman. C'est maintenant au tour de celui-ci de faire l'aimable, le beau. Décochée elle-même par Cherubini, la jolie dame décoche à Zimmerman quelques mots d'un autographe, d'un manuscrit de je ne sais quel musicien, de Handel, je crois. Voilà mon homme pris à la glu. Il se lance dans des questions à n'en plus finir, dans une longue et lumineuse dissertation sur les écritures. Cherubini saisit l'occasion ; il se *dissimule*, descend l'escalier à pas de loup, et monte dans le cabriolet.—Mais, ô fatalité ! une longue file de voitures arrête le fugitif.—*Aie ! aie ! cocher, arrêtez, c'est moi !* crie une voix. Voilà le voleur pris *flagrante delicto*.—*Qué voulez-vous ? jé n'ai pas lé temps. Laissez-moi. Jé souis pressé.*—*Mais au moins, prêtez-moi votre parapluie*, dit Zimmerman. *Qué, qué, qué ? vous saurez un jour, moun bon ami, qu'on né prête jamais ni son parapluie, ni sa femme. Buona sera !*—Et

fouette, cocher ! cette fois-ci, il disparut tout de bon. Voyez-vous d'ici Zimmerman, se morfondant dans la rue, par une pluie battante, en petits souliers de bal, et, qui plus est, éclaboussé par son propre cabriolet ?

Le docteur BIBLIOPHOBUS.

— FIN. —



FRANCESCA.

« Francesca, ma fille chérie, écoute les supplications de ta mère, qui te conjure de sauver la vie... ; plus que la vie, l'honneur de ton père, et de rétablir l'orgueil de notre maison. Tu le sais, Francesca, notre fortune a été engloutie, voilà près d'un an, dans le désastre frauduleux de ce banquier américain, et il ne nous reste plus que ce splendide palais de Sicile que nous ne pouvons pas conserver. Le gouffre de notre ruine s'élargit chaque jour, et tout espoir serait mort... si nous ne t'avions pas, ma Francesca, ma chère fille ! Mais tu es là, Dieu t'a douée de vertus pour que tu sois le trésor et le salut de ta famille, qui, sans toi, n'aurait plus que honte et misère. »

Et la marquise Pelazzi pleurait d'abondantes larmes en embrassant sa fille, puis la regardait avec une anxiété timide, et comme cherchant dans ses yeux si elle pouvait achever sa confiance sans avoir à craindre, sinon un refus, du moins un consentement trop douloureux.

Francesca, dont l'esprit n'osait s'arrêter à aucune conjecture, répondit bien vite avec l'accent de la naïveté :

« Eh ! mon Dieu ! ma mère, à quoi puis-je vous être bonne et à mon père, si ce n'est à vous aimer toujours et à tâcher d'adoucir votre sort en le partageant avec joie et courage, quelle qu'en soit la rigueur ! Hélas ! que ne puis-je le changer ou plutôt lui rendre cette splendeur qui n'aurait pas dû changer... »

— Tu le peux, tu le peux, mon enfant, interrompit la mère ; un mot de ta bouche, et notre famille rentre dans toute sa gloire ! Mais, ce mot, c'est la vie entière... »

Parlez, ma mère, dit Francesca immobile de stupeur, comme si elle attendait la foudre.

Eh bien ! ma fille, reprit la marquise, ce riche et excellent baron de Garden, notre vieil ami d'un mois, nous demande la main ; et tout

sera réparé si tu le veux, et il se fixera en Italie, près de nous, et...

— Assez, ma mère, murmura Francesca d'une voix suffoquée. J'ai besoin de vingt-quatre heures pour m'accoutumer à cette idée, ou bien...

— Ah ! mon enfant, songe à ton père qui, malgré toutes les privations, ne pourrait pas longtemps suffire à ses charges... songe à la gloire de ta famille, songe au baron de Garden qui, jeune encore...

— Ah ! ma mère, dit Francesca en retenant ses larmes ; je songerai à mon père, à notre famille... Je tâcherai d'oublier le reste. Dans vingt-quatre heures, je vous porterai ma réponse. Bénissez-moi, ma mère, car j'ai besoin de courage pour dire oui, et de courage encore si je...

— N'achève pas, mon enfant, répliqua la marquise en se levant. A ton âge, le cœur est à peine éveillé ; le tien n'a pas parlé, ma Francesca, la volonté peut tout.

Francesca ne répondit point, et sa mère l'embrassa longtemps et sortit, non sans se retourner bien souvent pour l'embrasser encore du geste et du regard.

« Emilio ! Emilio ! s'écria Francesca en tombant à genoux dès qu'elle fut seule ; mon pauvre Emilio ! »

Car ce cœur de jeune fille avait parlé depuis longtemps, et il ne se taisait pas un seul moment ; mais ses parents ne l'entendaient point. Est-ce que les parents entendent quelque chose de ce genre ? Ils croient toujours que leur fille a six ans... Elle en a seize cependant, et elle est Italienne, et l'amour est le soleil de sa vie !

Disons d'abord un mot de la catastrophe qui ruina sa famille, et de ce qui s'ensuivit :

Le marquis Pelazzi, en 1838, habitait encore Milan, sa patrie, où il avait de grands biens et une magnifique existence. La marquise étoit une des femmes les plus brillantes de la ville, et la petite Francesca, qui entra dans sa quatorzième année, devenait déjà l'objet, à son insu, d'une infinité de prétentions. Un jour, le marquis se trouva, je ne sais comment, compromis dans je ne sais quelle affaire politique. Les Autrichiens ne badinent pas... à Milan surtout. Il fut prévenu à temps, et se hâta de vendre terres, palais, tableaux et mobilier, qui eussent été bientôt la proie de la confiscation, et un ami se chargea de placer les deux millions

de francs qu'on en avait retirés chez le fameux banquier Schmitt, nouvellement arrivé de New-York à Marseille, avec une réputation de probité et d'habileté qui alléçait tous les capitaux de trois cents lieues à la ronde. Pour plus de précautions, les deux millions avaient été déposés au banquier sous le nom de l'ami : le nom du marquis ne paraissait point dans tout cela, et il y avait entre eux une contre-lettre, un *fidéi-commis*, tout ce qu'il faut en pareil cas. Les choses financières allaient merveilleusement ; les fonds produisaient de gros intérêts que l'ami faisait tenir fort exactement au marquis ; et cependant, si l'affaire politique se pacifiait, les deux millions étaient à la disposition de leur possesseur.

En effet, l'orage passa sur la tête du marquis sans la toucher ; il voulut donc rentrer dans ses biens, qu'il n'avait vendus que sous condition de retour, et il écrivait à son ami, lorsqu'il en reçut une lettre qui lui annonçait que l'honnête banquier venait de disparaître avec les deux millions et tout ce qu'il avait pu ramasser encore, ne laissant à Marseille, pour toute garantie, que son portrait pendu... comme il aurait dû l'être lui-même.

Le tonnerre n'est pas plus prompt ni plus terrible. Le marquis rassembla les derniers débris de sa fortune, et s'embarqua aussitôt avec sa famille pour Palerme, ville natale de la marquise, où elle avait encore un palais de marbre, dérision superbe ! Ils n'avaient emmené pour tout domestique qu'une jeune fille, Béatrix, qui était de l'âge de Francesca, qui voulait partager toutes ses fortunes, et qui trouvait les gages assez forts, pourvu qu'elle les reçût de sa jeune maîtresse et qu'elle l'aidât tous les jours à se faire belle. Quand la famille Pelazzi entra dans le palais, ce fut un grand serrement de cœur à la vue de cette noble et riche architecture qui contrastait si cruellement avec la destinée de ses maîtres. Il y avait surtout un escalier pavé de mosaïque et soutenu par des colonnes de jaspe et de porphyre, et par deux cariatides, chef-d'œuvre du ciseau italien. C'était un escalier où n'auraient dû monter que des empereurs. Les pauvres exilés du malheur le montèrent la tête baissée. Francesca resta un peu derrière, pour se délecter les yeux de la beauté de ce monument ; car l'âme et les idées s'élèvent et s'exaltent avec la magnificence des murailles sculptées et la sublime hardiesse des

voûtes. Elle se ressouvint qu'autrefois, dans un voyage qu'on lui fit faire toute petite en Sicile, un peuple de serviteurs à la livrée des Pelazzi remplissait de bruit et de mouvement ce royal escalier, et maintenant elle n'y apercevait plus que la bonne petite Béatrix qui, agenouillée sur les premières marches, priait la Vierge Marie et tous les Saints pour que la fortune et la joie rentrassent un jour dans ce palais désert.

Depuis bientôt un an qu'ils étaient pauvres au milieu de tout ce luxe, beaucoup d'événements s'étaient passés. Le banquier Schmitt avait été condamné aux galères par contumace, l'ami du marquis était mort de fatigue et de chagrin en courant inutilement après ce scélérat, dont tout le monde avait perdu les traces ; et Francesca, le jour de sa seizième année, avait rencontré à l'église Emilio Baldi, et elle avait cru voir son ange priant auprès d'elle. C'était un jeune Florentin ne rêvant qu'amour et poésie, voyageur par tempérament et aventureux de caractère, et qui avait dépensé d'avance, à courir l'Allemagne, l'Angleterre et la France, une bonne partie de la légitime qui lui reviendrait un jour. Il continuait le cours de ses voyages par la Sicile, et de là voulait se rendre à Malte, en Grèce, en Asie, que sais-je encore ? Mais, non, il ne voulait rien de toutes ces choses ; il ne voulait plus que Francesca. Un regard avait changé sa vie, et toutes ses utopies d'amour et de poésie trouvaient enfin à se réaliser ; aussi faisait-il trois sonnets par nuit et trois lieues par jour pour tâcher de les faire parvenir à Francesca. C'était impossible, et cela ne manquait jamais. Les sonnets ont été de tout temps en Italie les meilleurs porte-voix de l'amour. On sait en quel honneur littéraire ils étaient dans l'esprit de Boileau, et que les poètes de l'école nouvelle les ont réhabilités en France dans toute leur gloire. Eh bien ! à peine si quelques feuilles ont signalé ces belles résurrections de l'art, délices des esprits poétiques ; il n'y a pas de journal qui n'ait quatre colonnes presque triomphales toutes prêtes pour le vaudeville de ce soir qui sera mort de vieillesse après-demain. Oh ! que les masses sont prosaïques dans notre belle France ! et comme on s'isole en s'élevant !

Retournons vite à Palerme, où les jeunes demoiselles ne savent pas, comme les nôtres, la date de toutes les batailles et de tous les mariages de l'histoire (qu'une table chronologi-

que saura toujours mieux que personne), mais où elles savent sentir tout ce qu'il y a de beau dans la nature et dans les arts (instruction et civilisation bien autrement nobles), et où Molière, en un mot, n'aurait pas trouvé de quoi faire ses *Précieuses ridicules*, ni ses *femmes savantes*, ce qui eût été un grand dommage pourtant. Donc, les sonnets d'Emilio avaient jeté comme un charme sur Francesca, l'éducation poétique a bien aussi ses inconvénients, mais ils valent mieux encore que ceux de l'éducation pédante : l'une peut égarer le cœur, l'autre le supprime ; et la religion est là qui ramène, mais qui ne peut pas ressusciter. Francesca se croyait une nouvelle Laure d'un nouveau Pétrarque ; elle serait comme un anneau de plus à cette chaîne glorieuse des belles et chastes amours des poètes ? L'ambition de ses rêves pouvait-elle aller au delà ! Elle en faisait elle-même la fatale expérience. Emilio n'avait que vingt ans ; il n'était maître encore ni de sa fortune ni de ses actions, et son père, déjà fort mécontent de toutes ses dépenses, ne serait nullement disposé à une alliance sans richesse, à marier la ruine avec la dissipation. Voilà ce que s'étaient dit les pauvres enfants... Où, et quand cela ? qui peut le savoir ? Francesca ne sortait qu'avec sa mère. Mais quelquefois la marquise dormait au sermon, et peut-être que Francesca n'écoutait pas alors la voix qui prêchait tout haut. Quoi qu'il en soit, elle revint un jour avec un papier où les mots suivants étaient presque effacés par les larmes :

« Mademoiselle, je pars, je retourne à Florence, comme je vous l'ai dit, pour me jeter aux pieds de mon père et le conjurer de me laisser jeter aux vôtres ce qui me revient de la fortune de ma mère, si faible prix de votre cœur. Peut-être n'appellera-t-il pas folie un amour qui me ramène à la sagesse... Quoi qu'il en soit conservez-vous à moi jusqu'aux premiers jours de ma liberté ; vous savez l'usage que j'en ferai. Savez-vous combien il est doux de se dire : Il y a dans le monde un homme dont je suis le rêve et la pensée, et dont la volonté passionnée renversera tout pour venir mêler sa vie à ma vie et me nommer jusqu'à la mort du nom de sa bien aimé ? Dites, savez-vous combien cette certitude est douce ? Oh ! qui le saurait sur la terre, si ce n'est mon adorée Francesca ? Adieu, ma beauté chérie,

adieu, pour peu de temps j'espère... Et puis le bonheur à tout jamais.

« TON EMILIO. »

Ce départ, ces brûlantes promesses, cet avenir si incertain, le seul possible pourtant, ce premier tutoiement de l'amour au dernier mot de ce billet signé avec le sang d'Emilio !... comment le cœur de la jeune Italienne aurait-il pu tenir contre tant d'angoisses et de séductions ? Aussi n'y tint-il pas. Francesca monta tout enflammée, à sa terrasse sur la mer, et confia aux vents qui emportaient son bien-aimé mille serments de n'aimer que lui, mille vœux insensés... Puis elle renferma le billet dans son sein et toutes ses larmes dans son cœur, et descendit au salon tenant à la main une broderie dont elle s'occupa auprès de sa mère avec un vif intérêt. Quelques minutes plus tard, on annonça M. le baron de Garden.

C'était un homme de quarante-cinq ans, très-grand, très-gros, très-gras, avec un habit bien dans son premier lustre, du linge de neige, des chaînes d'or qui se croisent, une physionomie ouverte et riante, et une belle tabatière de quinze cents francs, toujours à la disposition de tout le monde, un de ces bons Allemands tout ronds, qui inspirent la confiance rien qu'en se montrant, et qui absorbent par la puissance aspirante de leurs poumons, tout l'azole d'un salon de cinquante pieds carrés sur vingt de hauteur. Ce monsieur ne resta qu'un quart d'heure, ne dit presque rien, fut fort aimable et demanda, en sortant, la permission de revenir le lendemain faire sa cour à madame la marquise et à la signora Francesca.

M. le baron de Garden n'était que depuis trois semaines à Palerme, où il étalait un grand luxe avec les manières les plus simples. On ne savait pas trop d'où il venait ni ce qu'il faisait ; on savait seulement qu'il était fort riche, et, sur cette seule recommandation, il avait eu ses grandes entrées dans les meilleures maisons de la ville. C'est ainsi, que, de proche en proche, il s'était introduit dans la famille Pelazzi, où un grand intérêt l'appelait. Riche comme il était, il n'avait qu'une seule ambition, celle de s'allier, à une haute famille dépourvue de richesses et de faire le bonheur d'une aimable demoiselle en réparant les injustices du sort. C'est ainsi qu'il s'était noblement annoncé dans le pays, et les partis aristocratiques ne lui man-

quaient pas ; mais il avait vu Francesca, et il ne cherchait pas. Ce gros homme était réellement amoureux, peut-être pour la première fois de sa vie ; à coup sûr pour la dernière. Il n'ignorait pas la ruine du marquis Pelazzi, quoiqu'il n'en connût ni les causes ni les circonstances ; ce sont des choses dont le marquis n'avait fait confidence à personne ; il y a des chagrins trop fiers pour consentir, à se plaindre, des plaies trop vives pour se laisser toucher. Au reste, de même que le baron de Garden ne faisait point parade de l'origine de sa fortune, de même il respectait le secret du malheur. Bref, dès le lendemain de cette première visite, il était venu s'offrir pour gendre au marquis Pelazzi, en proposant de reconnaître, par contrat de mariage, deux millions à Francesca, et cela, indépendamment des biens considérables dont il ferait donation à sa future.

Le marquis et la marquise croyaient rêver ; ces deux millions rentrant dans leurs mains par un générosité aussi prodigieuse que la scélératesse qui les leur avait extorqués naguères !... c'était à en perdre la tête de joie. Ils écrivirent, pour des renseignements, en Allemagne, aux personnes très-recommandables que leur indiqua le baron. Les renseignements arrivèrent courrier par courrier, et si excellents !...

La conduite de M. de Garden parlait d'ailleurs d'elle-même. Les fonds, les valeurs, les clauses, tout fut compté, vérifié, arrêté... Il n'y avait plus à s'occuper que du consentement de la mariée. Mais pourquoi ne serait-elle pas heureuse ? tout le reste allait si bien ! Les parents, refroidis qu'il sont, ne voient presque plus dans le mariage que le contrat ; ils connaissent le néant de l'amour et ne se souviennent plus de sa magie ; ils jetteraient sans remords, et croyant bien faire, un épais bourg-mestre au bras de Juliette ; ils mêlent de la bière avec du nectar de Malvoisie. Qu'importe ? ce n'est pas eux qui boiront cela. Les meilleurs, après avoir choisi leur gendre, sous condition, s'assurent que leur fille n'a point d'antipathie prononcée pour lui, et les voilà contents quand la pauvre enfant, qui n'aime encore aucun homme, ne déteste pas celui-là ; comme si la femme était créée uniquement pour ne pas détester son mari, comme si la grande chose de la vie n'était point le plus affreux supplice quand elle n'est point la plus divine volupté, comme si l'amour, banni des noces, ne devait

pas revenir plus tard sous une figure étrangère !... Et ces aveugles mères déshéritent ainsi leur fille du paradis terrestre... ou de l'autre paradis ! et elles enferment, sans y songer, dans cette effrayante alternative, dans cet implacable dilemme, une jeune destinée qu'elles voudraient couronner de gloire et de félicité !

Telle était la marquise Pelazzi le jour où elle eut avec sa fille l'entretien qui ouvre ce récit. Elle savait fort bien (ses yeux lui suffisaient pour cela) que Francesca n'aurait point d'amour pour le baron de Garden ; mais elle retranchait hardiment l'amour de sa vie, elle qui n'osait pas la priver de richesse.

On se rappelle que Francesca lui avait demandé vingt-quatre heures pour réfléchir et lui porter sa réponse. Hélas ! son cœur avait souffert pendant ces vingt-quatre heures une éternité de supplices, sans que son esprit pût sortir du cercle orageux de ses incertitudes. C'était toujours : ou bien : " Mon père attend d'un mot de moi la misère ou la fortune, la gloire ou la honte. Puis-je lui dire : Soyez misérable et avili ! Mais, si Emilio meurt..., et il en mourra, bien sûr !... Mais si mon père me maudit en expirant !... Ah ! Emilio, pourquoi es-tu parti ? L'absence n'est jamais bonne à rien. Je t'irais consulter, je te dirais : Ordonne, et j'obéirais ; et peut-être m'enfuirais-je avec toi au bout de l'univers, ou peut-être puiserions-nous dans notre amour même l'héroïsme de nous quitter pour toujours ! L'étincelle des plus nobles vertus ne doit-elle pas jaillir du contact enflammé de deux cœurs qui s'adorent ?... Mais seule, mais abandonnée à moi-même, et ignorante de ce que voudrait ton amour ou ta vertu, que devenir ? que décider ?... Ah ! je tue mon Emilio ou mon père !... Que ne puis-je mourir de cette pensée ? "

Et pres de trente heures s'étaient écoulées, et l'âme de Francesca roulait toujours dans ce cauchemar de perplexités, quand son père entra dans sa chambre le front si triste, la démarche si accablée, le regard si douloureusement suppliant, que la charmante enfant se ressouvint seulement qu'elle était sa fille, et s'écria en se suspendant à son cou :

" Mon père, prenez mon cœur, prenez ma main, prenez ma vie, et qu'il soit fait selon votre volonté ! "

Les yeux desséchés du marquis retrouvèrent des larmes pour le bonheur et la reconnaissance.

et Francesca sentit descendre en son âme une sainte extase qu'aucune langue mortelle ne saurait exprimer. Il lui semblait qu'elle venait de rendre à son père la vie qu'il lui avait donnée. Le marquis appela sa femme, et tous les deux, à défaut de paroles que la joie leur ôtait, couvrirent de caresses leur ange sauveur.

C'est le 10 juin de l'année 1838 que ces choses se passèrent, et le mariage du baron de Garden et de Francesca fut aussitôt fixé au 9 juillet. Cependant Francesca, encore tout émue, écrivit le billet que voici, qu'elle jeta elle-même à la poste avec d'autres lettres, en accompagnant sa mère pour quelques emplettes :

« Emilio, mon Emilio, que ce nom vous soit donné par votre Francesca, et puis... la mort ! Il fallait sauver la vie de mon père en sacrifiant la mienne. Avant un mois, je serai la femme du riche baron de Garden... Dans un mois, si Dieu m'écoute, je vous attendrai là-haut pour les noces éternelles. Vivez, cependant, soyez grand par le génie, et que votre gloire me console, dans le ciel, de l'amour que je me suis refusé sur la terre... Mon cœur se déchire !... Adieu...

Le baron venait tous les jours, et tous les jours Francesca mesurait avec plus de terreur l'abîme de son sacrifice. Cet homme n'avait plus même besoin du contraste d'Emilio pour lui déplaire en tout. Je ne sais quoi de faux lui apparaissait vaguement sous sa bonhomie joviale, et je ne sais quoi de mauvais et d'inquiet dans ce sourire presque continu, où la bouche et les yeux ne s'accordaient pas. Et la conversation lui semblait si pauvre ! et ses plaisanteries si tristes !... et ses manières et ses sentiments si empruntés. Et puis, l'âme de Francesca défaillait comme un vainqueur blessé, qui succombe sous sa propre victoire.

Le jour fatal se leva sombre et orageux. Un tonnerre sans cesse roulant suivit la noce à l'église. Le même tonnerre les ramena au palais, et accompagna les *toasts* du repas nuptial. Francesca, dès longtemps, avait obtenu que les personnes indispensables y fussent seules conviées, et que tout finit avec ce repas. Quand on se fut levé de table, elle se plaignit d'une grande fatigue, causée par l'orage et la chaleur, et demanda la permission de se retirer dans son appartement, pour s'y reposer jusqu'au soir. Sa mère voulut y monter avec elle, tan-

dis que le marquis recevrait la dot des mains du baron, qui baisa au front sa jeune épouse.

Une demi-heure après, le marquis était lui-même dans la chambre de sa fille, lui apportant les deux millions en billets de la banque de Naples.

« Gardez-les, mon père, répondit-elle, et rachetez les biens de notre famille.

—Oui, mon enfant, je savais d'avance ta réponse, et j'en ai déjà parlé à ton mari, qui veut tout ce que nous voulons. Il est parfait, et il t'aime !... C'est une idolâtrie !... Il sera comme un homme en peine pendant les heures de solitude que tu as demandées, et il est allé courir en voiture les rues et les magasins de la ville pour tromper le temps... Mais, repose-toi, ma fille ; nous allons nous retirer, ta mère et moi, et si, après le tomber du jour, tu entends des pas dans l'escalier, ne t'étonne point : ce sera ton mari, qui viendra te voir.

—Et je serai avec lui, ajouta la mère. Adieu, ma fille ; que la sainte Vierge te bénisse, comme nous le faisons du fond de notre cœur.

Francesca, restée libre, courut à son secrétaire, en tira un coffre plein de papiers, et se mit à s'enivrer, une dernière fois, de la lettre, et de tous les sonnets d'Emilio. Cette vie d'amour, écrite en paroles de flammes, on la recommencerait pendant toute l'éternité ! Voilà deux heures que Francesca y était plongée, lorsqu'un grand tumulte, des cris lointains et menaçants, ces fortes clameurs de la foule, qui sont comme la voix de l'enfer, vinrent la tirer de son délicieux somnambulisme... Quelque chose d'extraordinaire se passait au bout de la rue. Quand on est violemment préoccupé, il vous semble que toutes les agitations extérieures ont un mystérieux rapport avec les vôtres. Francesca sonna Béatrix, sa gentille camériste, et la pria d'aller voir dehors d'où venait tout ce bruit, et ce qu'il signifiait ; puis, elle ouvrit sa fenêtre. Il était déjà nuit, et, après une journée de tempête, le ciel avait repris toute sa sérénité, et les étoiles brodaient de paillettes d'or le brun manteau du firmament... Cependant, le tumulte continuait, et la foule grossissait là-bas ; et Béatrix volait comme un oiseau. Francesca ne pouvait distinguer que des gestes vagues et des cris confus ; mais elle se plaisait à ce spectacle qui l'aurait effrayée autrefois ; elle aimait à s'en exagérer les proportions, jusqu'à celles d'un bouleversement général dans

lequel peuvent se rompre bien des chaînes, et se métamorphoser bien des destinées. Un cœur en révolution voudrait celle d'un empire ; il ne sait ce qu'il demande ; mais tout changement lui semble une espérance, et, après tout, si la machine du monde s'éroule sur son malheur, tant mieux !... Béatrix revint. Hélas ! ce n'était point une révolution : c'était tout uniment, d'après les détails assez peu précis qu'elle avait pu recueillir, un jeune homme nouvellement débarqué à Palerme, qui venait de reconnaître dans un café un grand voleur que l'on cherche partout ; il lui avait mis la main sur le collet... Une rixe s'en était suivie ; beaucoup de personnes traitaient le jeune homme d'imposteur ; mais il persistait dans son dire, et il avait appelé main-forte, en criant qu'on les menât tous deux chez le magistrat ; le peuple s'en était mêlé ; la garde était arrivée, et toute cette affaire allait s'éclaircir dans le bureau de police.

« Du reste, ajouta la jeune camériste, Miné la marquise fait encore la sieste et n'a rien entendu ; mais j'apprends qu'un ami de M. le marquis est venu le chercher tout à l'heure ; ils sont sortis ensemble, et peut-être saura-t-il quelque chose... Saints Anges ! comme vous êtes triste, ma chère maîtresse !... »

— Ce n'est rien ; va, chère Béatrix, laisse-moi... »

Et la pauvre Francesca retomba du haut de ses chimériques spéculations, dans l'impitoyable réalité. Le baron ne pouvait tarder à rentrer ; l'instant du supplice approchait.

« Qu'ai-je fait ? s'écria-t-elle... Ah ! le couvent, la fuite, le déshonneur même, tout valait mieux que cet horrible sort... Quoi ! pour toujours enchaînée à ce... Non ! non ! s'il y a un hymen selon le monde, il y en a un selon Dieu ; celui-là est le volontaire hymen des âmes..... Viens, Emilio, viens réclamer ta fiancée, toujours fidèle au fond de son cœur... Oh ! Francesca di Rimini, ma patronne d'amour, ta mort ne m'épouvante pas, si délicieusement payée par le dernier instant de ta vie ! Ciel ! que dis-je ? ajouta-t-elle, en apercevant dans un miroir sa fraîche couronne de mariée... Ah ? que Dieu me pardonne ! Mais, n'entends-je point monter quelqu'un ? Oui. Allons, sommets brûlants, lettre adorée, rentrez dans ce coffre discret comme la tombe... Moi seule, j'en soulèverai la pierre dans mes heures nocturnes... Mais les bruits de pas redoublent... ; ils se hâtent sur les

dalles des dernières marches... Voici le moment... : c'est mon mari !... mon mari ! je meurs !... »

Elle retomba sur son fauteuil, et, le coude appuyé sur la table où était le précieux coffre, l'autre bras raidi de frayeur, le regard terne, immobile, tourné vers la porte et la pâleur du marbre sur tous ses traits, elle semblait, sous son voile de mariage, une jeune trépassée dont on écarte le linceul pour l'admirer encore. La porte s'ouvrit :

« Francesca, ma Francesca ! cria, de loin, Emilio, qui vint se jeter à ses genoux, en les couvrant de baisers et de larmes d'ivresse ! Il ne pouvait pas être ton mari, et tu peux encore être ma femme ! »

— Oui, oui, voilà celui qui nous a sauvés tous, reprit la marquise en entrant un instant après, avec quelques amis.

Le fait est que, lorsqu'Emilio avait reçu, à Florence, la lettre de Francesca, il allait partir lui-même pour la Sicile avec le consentement de son père, qu'une bonne tante avait obtenu, au moyen d'une donation considérable à son neveu. Atterré du coup, il ne fit rien paraître, espérant encore arriver à temps... Il était, en effet, arrivé à Palerme le jour même du mariage, mais une heure après la messe ! Il courut par la ville en rugissant, et roulant dans sa tête mille pensées folles. Accablé de fatigue et d'émotions, il s'avançait enfin dans une rue assez déserte. Il était presque nuit, quand des passants le relevèrent et le portèrent dans un café. Lorsqu'il ouvrit les yeux, un groupe d'élégants reconduisait à son carrosse un gros monsieur, qui avait l'air de la prospérité même. Emilio entendit nommer le baron de Garden ; il s'élança comme une flèche, et à peine l'eut-il entrevu :

« Lui ! s'écria-t-il avec une voix terrible, car toutes ses forces étaient revenues miraculeusement, lui, le baron de Garden ? Messieurs, c'est Schmitt le banquier, Schmitt le voleur, Schmitt le galérien !... Me reconnais-tu, misérable ! crois-tu échapper aux regards d'un amant comme à ceux de la justice ? Je ne te demande pas les quelque mille francs que tu m'as volés à Marseille, pour une seule fois que je t'y ai vu ; mais rends moi mon trésor de Palerme, cette fleur de beauté que ton souffle infâme allait flétrir. Quand ces brigands sont riches de tous leurs vols, ils recherchent la so-

ciété et l'alliance des honnêtes gens comme un dernier luxe ! Messieurs, cet homme est mort devant la loi, son mariage est nul. Viens, malheureux, que je te confonde devant le magistrat."

Et de là, tout ce tumulte si peu éclairci d'abord ; et on avait envoyé chercher le marquis, tandis qu'on saisissait les papiers du faux baron à son hôtel, et la vérité, dans toute sa *hâ-deur*, était apparue dévoilée par Emilio, que son mauvais génie, ou plutôt son bon ange, avait, un jour, adressé à la banque de Schmitt dans un de ses voyages en France.

Le marquis rentra au palais vers minuit.

"Mes amis, dit-il, tremblant encore de terreur, le monstre, démasqué tout entier, vient de s'empoisonner ; il est mort !"

Car cet homme si gai portait toujours sur lui de l'acide prussique, en cas de besoin.

"La Providence, ajouta le marquis, a voulu qu'il s'acquittât envers moi... Grâce à elle, mon cher Emilio, je puis aussi m'acquitter envers vous... Embrassez votre femme."

Ainsi fut exaucée la prière de Béatrix. Ainsi, à l'heure qu'il est, on peut voir un poète heureux !—C'est décidément le siècle des phénomènes.

EMILE DESCHAMPS.



NAPOLEON ET LE SERGENT PORTE-AIGLE.

Je ne sais plus quel jour de l'année 1813, l'Empereur passait en revue, à Erfurth, une division du cinquième corps d'armée, commandée par le général Lauriston ; il était à pied et paraissait de la meilleure humeur du monde. Tout à coup les muscles de sa face se contractèrent, ses mains s'agitèrent, et des sons rauques, des paroles incohérentes sortirent de sa poitrine. Chefs et soldats, depuis les maréchaux de l'Empire jusqu'aux plus humbles fantassins, restèrent immobiles, leurs regards suspendus pour ainsi dire aux regards de Napoléon. Les cris de : "Vive l'empereur !" jusqu'à ce moment bruyants et unanimes, cessèrent simultanément sur toute la ligne.

Un seul régiment, placé à l'extrémité de l'aile gauche, soit qu'il n'aperçût point ou qu'il ne comprit point les signes presque convulsifs de l'Empereur, qui lui ordonnait de se taire, continuait à pousser des acclamations et des vivats, avec un élan et un enthousiasme remar-

quables. Ce régiment était le 134^e de ligne : il venait d'arriver à la grande armée : il portait encore l'uniforme de la garde de Paris. Cet uniforme ne ressemblait pas à celui des autres corps ; il était bleu, blanc, vert, rouge, selon le numéro des bataillons.

Ce régiment continuait donc à crier avec obstination : "Vive l'empereur !" Celui-ci, de plus en plus irrité, s'approcha de quelques pas et fit signe qu'il allait parler. Il parla ; sa voix était rude et brève, sa parole saccadée ;

"Taisez-vous, disait-il, taisez-vous, lâches ! Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut crier : "Vive l'Empereur !" C'était le 26 octobre qu'il fallait crier.

"Qui vous a dit que j'étais mort sous les murs de Moscou ? Qui vous a dit que je suis un tyran ?...mon enfant, ma dynastie !...Vous faites la risée de tout l'Empire...Taisez-vous ! Rappelez-vous Dantzick, Friedland et nos campagnes d'Espagne...Oui, vous faites la risée de tout l'Empire ?"

Cette dernière phrase, Napoléon la répétait à chaque instant, et son irritation croissait en la répétant. Soudain il s'écria : "Les officiers et sous-officiers au centre !" On obéit. Un cercle fut formé autour de lui ; les officiers et les sous-officiers du 134^e furent placés, tremblants, au premier rang.

Napoléon cependant, extrêmement agité, se promenait à grands pas, et avait repris sa phrase de prédilection : "Vous faites la risée de toute l'Europe." Il s'arrêta en face du colonel : "Votre régiment s'est déshonoré, lui dit-il. Si votre premier bataillon était ici, je le ferais décimer. Vous faites la risée de toute l'Europe.

Les officiers du 134^e, qu'il interrogeait d'un ton brusque et dur sur leurs campagnes, sur les croix qui décoraient leurs poitrines, sur la part qu'ils avaient prise à l'échauffourée des généraux Mallet, Laborie et Guidal, en 1812, répondaient en tremblant à ses questions, et l'irritaient au lieu de le calmer. Nul, parmi les maréchaux, n'aurait été assez hardi pour les défendre, et Napoléon continuait. Tout à coup il recula d'un pas, comme s'il avait reçu une forte bourrade dans l'estomac : "Qu'est-ce que cela ? dit-il, que voulez-vous ? laissez-moi." Ces paroles s'adressaient à un sergent-major, porte-aigle du 134^e, lequel l'avait saisi par le bas de sa redingote grise et se trouvait avec lui

au milieu du cercle. Le porte-aigle ne fut point intimidé.

« Oui, dit-il, je le répète, Sire, vous nous déshonorez. Vous n'avez pas le droit de nous traiter ainsi. Il n'est pas vrai que nous soyons des traîtres. Au 26 octobre, nous ne vous avons pas trahi. Il n'est pas vrai que nous soyons des lâches : nous avons fait nos preuves. C'est vous qui nous déshonorez. Vous n'avez pas le droit de traiter ainsi de braves gens. Nous ne sommes pas des traîtres, nous ne sommes pas des lâches ! »

De grosses larmes coulaient le long des joues du porte-aigle, et des sanglots étouffaient sa voix. Napoléon fut interdit : « Allons, dit-il, vieux grognard, ne te fâche pas si haut. » Puis d'un ton ému, et en mettant ses doigts sur les yeux du sergent-major pour les essuyer :

« J'aime ces larmes ! ce sont les larmes d'un brave homme. Mais ne pleure pas, mon vieil Egyptien ; car je t'ai vu en Egypte, n'est-ce

pas ? — Oui, Sire, et voici une marque de vos bontés. « Et il lui présenta un sabre d'honneur ; « Vous me l'avez donné à la bataille des Pyramides. — Je m'en souviens, répondit l'Empereur. Mais ne pleure pas ; je ne veux pas que tu pleures. »

On vit des larmes mouiller les yeux de Napoléon ; et Napoléon et le sergent n'étaient pas seuls à pleurer. Des cris de « Vive l'empereur ! » des cris d'enthousiasme, d'attendrissement et d'admiration s'échappèrent de toutes les bouches et sortirent de tous les cœurs.

Le sergent-major fut décoré à l'instant.

Quelques jours après, à la bataille de Bautzen, le 134^e fit des prodiges de valeur. Napoléon fut magnifique dans ses récompenses. Quant au porte-aigle, prisonnier des Russes le 29 août 1813, il mourut de faim, de froid et de misère sur la route de Rava à Varsovie. Je crois qu'il s'appelait François Durand.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MÊNESTREL paraît tous les Jendis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Mênestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	Boucherville.
	H. Garneau,	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	Deschambault.
	Wölfred Launière,	Saint-Michel.
	George Tanguay,	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE. Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Mênestrel.